théâtre de carouge

Le Conte des contes

Un baroque bien contemporain.... ou Omar l'enchanteur... ainsi pourrait-on qualifier le spectacle imaginé par le metteur en scène Omar Porras avec son Teatro Malandro. Un enchantement!

Dans un généreux foisonnement baroque, divers arts s'allient sur le plateau. D'entrée de jeu voici le cirque avec ce Raconteur-monsieur Loyal dès son costume et son maquillage, posé en trait d'union entre le public auquel il s'adresse pour introduire le spectacle et qu'il prend à témoin de l'expérience à venir et la scène où, tel un magicien, il tend les doigts vers un rideau rouge d'où jaillissent les personnages à l'énoncé de leur nom, comme créés par sa parole. C'est l'essence même du théâtre. La musique est aussi actrice sur le plateau, de la musique de chambre (piano et violoncelle) au métal, les moments chantés relayant avec naturel la parole comme dans une comédie musicale. Quant à la danse, elle anime les mouvements chorégraphiés des acteurs respirant du même souffle et bougeant du même mouvement. Enfin, lumières et costumes déclinant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, on ne sait qui a nourri cette somptuosité, de Le Brun, Rubens ou Van Steenwyck, les peintres qui interpellent Omar Porras au musée des Beaux-Arts de Caen.

Mise en abyme

Comme l'auteur, Giambattista Basile, Marco Sabbatini et Omar Porras ont choisi une structure chère aux baroques, la mise en abyme, mais quadruple ici. En effet, le spectateur regarde (1) le Raconteur qui manipule et observe (2) la famille de Prince qui raconte et interprète (3) cinq contes (4); il est ainsi aspiré au cœur des histoires. Très subtilement, Secondine, pour entamer la thérapie de Prince par un premier conte, y incarne la jeune Sage, qui raconte l'histoire du Serpent à Taddeo, qu'elle doit instruire: la situation narrative se dédouble pour mieux nous faire passer du plan-cadre de la famille à celui des contes du recueil de Basile. De même à la fin de la pièce, l'amour de la troisième orange rend sa joie de vivre à Prince, qui interprète son amoureux, et nous ramène au récit-cadre par un habile glissement.

Comme dans tout apologue, on a des personnages de fiction (rois et reines, princes et princesses, vieille sorcière, enfants qui triomphent de l'adversité, animaux qui parlent). Les références à l'espace sont précises (on parle français, anglais, espagnol, italien) mais leur multiplicité interdit tout ancrage spatial unique et suggère l'universel. De même, les références au temps sont précises (musique classique, métal; costumes des personnages, tels les robes du soir de la mère ; références au changement climatique, aux manipulations génétiques, ou... au Covid) mais là aussi leur multiplicité constitue un temps éclaté caractéristique de l'intemporalité du conte. Enfin à chaque niveau de la mise en abyme se dégagent des leçons : l'amour, souvent symbolisé par le baiser, rend leur identité aux personnages des contes (4) et à Prince la joie de vivre dont son adolescence tourmentée l'a privé (3) ; enfin le théâtre rend la vie aux acteurs (2) et aux spectateurs (1) en ces temps du virus « Manque de rêve et d'émerveillement ».

Tourbillon

Par sa matière (visuelle, sonore) et sa manière (entière, dynamique, puissante), Omar Porras entraîne les spectateurs dans ses rêves, propulsant leur imagination dans un véritable tourbillon où ils reconnaissent des fragments de leurs propres rêves et plongent jusqu'à ceux, archétypiques, de l'humanité. Lors de la scène de tempête, un grand rideau décoré d'arbres peints, tel un rideau de scène à franchir, vole sur le plateau. Le spectateur y prend ainsi pied et pénètre dans la forêt des contes pour y trouver leur vérité et la sienne. En empruntant ces chemins de lumière et d'ombre, il rencontre des thèmes bien propres à l'univers du conte et habilement entrecroisés : famille, métamorphose, loup, dévoration dont le conte emblématique, « Le Petit Chaperon Rouge », articule dernier conte et dénouement du récit-cadre.

La pièce nous propose une sélection de cinq contes dont les éléments semblent des cailloux de Petit Poucet et un conte-cadre. l'histoire de Prince, qui les assemble en un itinéraire initiatique, propre à la pièce comme aux contes, pour passer de l'enfance à l'âge adulte.

Dans le premier tableau la famille est réunie pour un festin où l'on va dévorer une louve. La Mère extirpe de son ventre un boyau sanguinolent, sorte de cordon ombilical qu'elle déplie. Louve et maternité, nourricières, sont ainsi associées (comme avec la « louve qui pondait des œufs » mentionnée par le Père) et renvoient aux fantasmes de dévoration (dévorer/être dévoré) très présents dans les



« Le Conte des contes » © LaureN Pasche

contes et l'imaginaire du petit enfant. Puis le lapin de Secondine est brutalement tué dans la chambre froide du cuisinier et passe à la casserole, ce qui va contraindre l'enfant à grandir comme son frère. Cette violence est en particulier incarnée par le cuisinier qui veut forcer le Raconteur à manger de la cervelle ou joue le rôle du serviteur qui tranche les mains de

L'histoire de cette dernière nous fait passer à la phase œdipienne du développement de l'enfant. En effet la jeune orpheline doit se mutiler et fuir son père qui veut l'épouser avant de rencontrer l'amour et de retrouver son intégrité physique. En écho, Cendrillon tue sa première marâtre avant de comprendre son erreur face à

Comme le Chaperon Rouge, la jeune fille qui grandit doit se garder de certains prédateurs, tels le roi qui viole la Belle Endormie dans la version de Basile. Ici toutefois la Mère en actualise le dénouement : la reine trompée se venge en faisant croire à son mari violeur qu'il a mangé « la chair de sa chair » et sauve la Belle et ses enfants ; les femmes ne se jalousent plus

« Le Conte des contes » © LaureN Pasche

tipliée: outre Prince, on a deux Cendrillon, puis trois et quatre identiquement vêtues. Cette figure androgyne pourrait représenter tous les enfants du monde. En effet, Prince-Cendrillon se souvient vaguement de sa marâtre qui a deux enfants (la Mère ?) et, poussé par le Raconteur, s'émancipe en quittant la maison, à la recherche

désormais prêt à aimer. Il la présente à sa famille, et elle se métamorphose en loup pour la dévorer, se libérant de la menace du loup et affranchissant Prince de sa dépendance enfantine à ses parents : le couple pourra alors vivre heureux et avoir « une ribambelle de charmants louveteaux ».



« Le Conte des contes » © LaureN Pasche

mais s'allient, et le roi est emprisonné au lieu d'épouser sa victime après avoir tué sa femme.

apparences pour trouver l'élu(e) de son cœur, comme la princesse qui embrasse le Serpent et en refait « un charmant jeune homme », le prince embrassant un petit paysan qui redevient la belle Preziosa ou celui qui épouse Cendrillon malgré son apparence de souillon.

Ouant au Prince du récit-cadre, il incarne curieusement une Cendrillon de surcroît démul-

de « su media naranja » (sa demi-orange) qu'une femme lui fera trouver. La voici d'abord jeune et « coiffée d'un ravissant chaperon rouge Enfin à chacun d'apprendre à dépasser les », qui l'envoie chercher les trois oranges d'amour qui lui rendront son rire. Une vieille femme au regard de louve (la Mère ?) les lui remet dans un geste érotique, mais il en perd deux faute d'eau avant de jeter plus loin la troisième dans une rivière d'où la jeune femme lui revient, toujours « coiffée d'un joli chaperon rouge », elle qui l'avait maudit pour s'être moqué de sa nudité : c'est que Prince a grandi,

Ce conte cruel et initiatique conclu, le spectateur revient à la scène. En effet, la jeune femme a déclaré venir du fond des océans, du pays des licornes, « ce lieu où sont fécondées les semences que forme chacun de nos rêves, ce lieu qui s'appelle la scène » (O. Porras TEDxMartigny 2012). L'imposante table du premier tableau, positionnée pour que les plis de sa nappe blanche retiennent la lumière, n'évoquerait-elle pas une Cène (scène ?) à la Vinci, mais primitive, à la fois barbare et sacrée ? Pour quel sacrifice salvateur serions-nous réunis ? Pour quelle « incorporation » (au sens psychanalytique du terme) ou communion? Ne seraitce pas pour faire nôtre jusqu'à l'intime le spectacle de théâtre qui nous rassemble et nous révèle à nous-mêmes ?

Thérèse Camerlynck

LE CONTE DES CONTES

D'après Giambattista Basile, Conception et mise en scène d'Omar Porras, par le Teatro Malandro Théâtre de Carouge, du 22 mars au 10 avril 2022 RENSEIGNEMENTS ET RÉSERVATIONS Rue Ancienne 37 A, Carouge, +41 22 343 43 43 Billetterie: billetterie@theatredecarouge.ch